

Recherches sociographiques



Marie-Line MORIN (dir.), *Le suicide chez les jeunes : un cri pour la vie*

Éric Caron Malenfant

Volume 41, Number 2, 2000

Minorités

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057382ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057382ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Malenfant, É. C. (2000). Review of [Marie-Line MORIN (dir.), *Le suicide chez les jeunes : un cri pour la vie*]. *Recherches sociographiques*, 41(2), 394–399.
<https://doi.org/10.7202/057382ar>

assez peu les tensions inhérentes aux relations familiales bien qu'une lettre à un tiers mentionne occasionnellement un père difficile à supporter, un mari qui réclame son épouse en voyage prolongé dans sa famille. Peu de révélations sur la sexualité ou le mariage sinon quelques commentaires humoristiques qui en expriment une mise à distance par certains. Enfin, les voyages et les séparations qu'ils occasionnent, tant au sein des couples que dans les familles élargies, sont aussi l'occasion de ces échanges de correspondance et la séparation en est un thème récurrent. Quels motifs les suscitent et quelle place occupent-ils dans l'ensemble des familles ? Les lettres de la collection Baby confirment l'observation déjà notée par plusieurs auteurs que les enfants sont aimés et gâtés dans la colonie, mais cela n'empêche pas les familles de l'élite de s'en séparer. De même les modèles religieux d'interprétation de la mort accompagnent les disparitions trop précoces d'enfants, mais ils suscitent par ailleurs la peine des parents et des proches. C'est au sujet de l'éducation des enfants et de ses principes que les correspondances semblent indiquer des différences entre nobles et bourgeois, les seconds visant davantage à inculquer une éthique du travail. Voilà une piste intéressante à poursuivre.

Dans l'ensemble, ce portrait de l'intimité de l'élite canadienne tracé à partir de la collection Baby confirme les savoirs sur les relations familiales de l'époque tirés d'autres sources. Il suggère aussi des pistes à poursuivre et des impressions que l'auteur n'ose généraliser d'une transformation du début à la fin du siècle au sujet des sentiments envers l'enfant. L'ouvrage de Lorraine Gadoury fort bien écrit et fort bien documenté sur la vie familiale de l'élite au XVIII^e siècle est de lecture agréable ; il demeure accessible à un public large et sera sans doute reçu avec plaisir par les enseignants soucieux de faire le pont entre l'historiographie spécialisée et Marguerite Volant.

Denise LEMIEUX

INRS - Culture et société.

Marie-Line MORIN (dir.), *Le suicide chez les jeunes : un cri pour la vie*, Montréal, Médiaspaul, 1999, 221 p.

C'est d'un point de vue religieux que les huit auteurs de l'ouvrage collectif, *Le suicide chez les jeunes : un cri pour la vie*, dirigé par Marie-Line Morin, disent aborder la question du suicide. Signe que le discours chrétien sur la mort volontaire a changé, ces professeurs et collaborateurs de la Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke ne condamnent pas l'acte, mais se proposent plutôt de le comprendre et de suggérer des moyens pour le parer à partir d'un lieu de pensée, à distance de celui des sciences sociales, qui s'articule autour d'une tradition de pensée théologique, d'un système de valeurs chrétien, et aussi d'une expérience vécue de la foi. Pour cela, quelques-uns des textes de ce livre n'offrent pas vraiment de point de contact avec la raison sociologique. Malgré tout, j'es-

sayerai de rendre l'essentiel de ce que contient l'ouvrage, en écartant cependant ce qui s'éloigne trop radicalement de nos disciplines.

Qu'est-ce que le suicide ? Bien qu'aucun des auteurs ne se lance précisément dans la résolution du problème (Claude THIBAUT propose toutefois la définition de DURKHEIM, non pour la discuter, mais pour insister sur le fait que le suicide est « un acte et non une maladie » p. 14), une conception du suicide ressort nettement de la plupart des textes : c'est un « cri pour la vie » ; les jeunes qui en arrivent à poser le geste fatal ne veulent pas mourir, mais se débarrasser de leur souffrance ; ils ne remettent pas en question la vie elle-même, mais le sens de la vie (j'y reviendrai). René FERNET, dans sa reconstitution des chemins que prennent les pensées suicidaires vers l'acte fatal (son texte est très certainement le plus consistant de tous), offre une réflexion sur la nature de cette souffrance, à partir de la typologie des sens (ce en vue de quoi on s'ôte la vie) des suicides de Jean BAECHLER. À chacun des quatre types de fins poursuivies par la mort volontaire, Fernet associe une « émotion-clé » qu'il s'agit de repérer et de faire assumer au jeune dans la pratique de l'intervention : c'est la *peur* dans les cas de suicides escapistes (en vue d'échapper à une situation intolérable), et plus précisément l'un de ses versants, la honte de soi, « pierre angulaire du suicide », fréquente chez les adolescents « puisqu'ils ne peuvent vraiment détacher leur regard sur eux-mêmes de ceux des autres » (p. 93) ; la *colère* ou la haine pour les suicides agressifs (en vue de blesser autrui ou d'obtenir quelque chose de lui, par le chantage, notamment) ; l'*amour* pour les suicides oblatifs (en vue de faire don de soi pour les autres), qui forment une catégorie à part puisqu'ils ne supposent pas nécessairement de souffrance ; le sentiment de *toute-puissance* enfin, derrière lequel peuvent se dissimuler une peur ou une forte insécurité, pour les suicides ludiques (en vue de jouer avec la mort), présent chez certains jeunes qui chercheront à prouver leur courage à leur bande d'amis.

Le suicide est donc un acte, posé pour se défaire d'une souffrance. « Mais ce n'est là que la pointe de l'iceberg », ajoute Claude THIBAUT dans son bref survol de la « problématique du suicide », pointe sous laquelle se cachent les divers autres degrés du phénomène : idéations suicidaires, gestes suicidaires sans intentions d'atteindre la mort et suicides ratés accidentellement. Qu'est-ce que le suicide ? Il semble donc que ce soit, pour Thibault et les autres auteurs d'ailleurs, une catégorie comportant diverses épaisseurs, chacune se différenciant des autres non par nature (toutes impliquant une forte douleur), mais plutôt en ce qu'elles supposent différents niveaux de gravité de la situation suicidaire avec laquelle est aux prises l'individu.

Qu'en est-il maintenant de la relation entre suicide et jeunesse ? La question est abordée de front par Marie-Line MORIN, qui tente de cerner, en empruntant quelques notions à la sociologie et la psychologie du développement, ce que sont les jeunes et en quoi la jeunesse est particulièrement propice au suicide (tous sont d'ailleurs unanimes sur ce point). Pour Morin, qui propose une analyse systémique des rapports existant entre le jeune, la famille, la religion et la société, le jeune, c'est l'adolescent. L'adolescent se situe à un âge de la vie où les mutations que lui fait subir sa propre maturation physique, intellectuelle et émotive sont si importantes

qu'il ne se reconnaît plus et doit, par conséquent, rebâtir son identité : c'est une période de crise et de remises en question. À cette crise, qui vient dérégler les rapports intra-familiaux, s'ajouterait celle du « démon du midi » vécue par les parents, et en correspondrait une autre, à l'échelle du système social québécois, celle-là qui, née de la Révolution tranquille, tarderait à se résorber et affecterait à son tour familles et adolescents. De tels bouleversements familiaux et sociaux auraient pour conséquence de laisser sans réponse les aspirations des jeunes, et tout particulièrement leurs aspirations spirituelles (qu'on postule chez eux, psychologue de la religion à l'appui) qui passent par des questions ouvrant sur la « dimension transpersonnelle » de l'existence : « Qui suis-je ? D'où viens-je ? Pourquoi la vie et la mort ? », etc. Si, autrefois, c'est la religion qui comblait cette demande de sens, aujourd'hui, elle n'a plus la cote : « Pourtant, la quête de sens passe, au moment de l'adolescence, par une quête spirituelle qui exige qu'elle soit ajustée aux besoins du jeune et qu'elle éveille l'espérance en lui rendant accessible la rencontre personnelle et la communion avec Dieu. » (p. 70.) Nous y voilà. Chez les jeunes est supposé un « besoin psycho-spirituel » qui se bute à une crise sociale du sens.

Telle est bien la thèse centrale du livre : le suicide des jeunes est lié à une crise du sens que la religion catholique pourrait résoudre, au moins en partie. « Crise du sens ». Qu'est-ce à dire ? Pour Morin, il s'agit de questionnements existentiels et d'ouvertures émotives aux « réalités transpersonnelles », frustrés du fait de la mise à l'écart de la religion qu'ont occasionnée les remous sociaux des dernières décennies, et plus durement éprouvés en période de houle identitaire ; pour Jean-Guy DUQUETTE, sens et identité sont aussi liés, en ceci qu'une des conditions au sens de l'existence est la formation de personnalités capables de s'aimer tout en aimant autrui, position identitaire de laquelle plusieurs jeunes sont éloignés ; THIBAUT, quant à lui, insiste sur le fait que la vie souffre de sous-valorisation dans nos sociétés occidentales (idée tout à fait discutable¹), au sein desquelles vie et mort ont été banalisées ; Marc DUMAS aborde le problème par l'idée que la dimension spirituelle de l'humain « qui favoriserait radicalement un horizon et un chemin de vie » (p. 180) aurait été un peu trop occultée de nos jours, entre autres par le « discours dominant » qui ne verrait là qu'anachronisme et irrationnalité.

Bref, bien qu'abordée par différents côtés, la question paraît appeler les auteurs au consensus sur trois points : 1) adolescence et suicide entretiennent un rapport privilégié ; 2) le suicide des adolescents est intimement relié à la crise de sens qui est le lot de nos sociétés contemporaines ; 3) pour tenter de contrer le suicide chez les jeunes, il faut restituer un sens à l'existence, soit par une revalorisation de la vie, soit par l'adoption d'attitudes d'écoute, de compassion et d'accueil envers

1. On pourrait soutenir en effet que la vie est aujourd'hui valorisée comme jamais. À l'appui de cette idée, deux ordres d'arguments : 1) l'allongement de l'espérance de vie, la quasi-disparition de la mortalité infantile et la raréfaction de la guerre ont éloigné de la vie quotidienne l'expérience de la mort, de sorte qu'elle est devenue une horreur à mesure qu'elle s'est approchée du non-sens, ce qui a eu pour conséquence d'augmenter le prix attaché à la vie ; 2) les notions modernes et aujourd'hui largement acceptées d'individu et d'égalité posent que l'existence de chacun doit être respectée et protégée, et donc que toute vie humaine a une valeur inestimable.

les souffrants, ou par la reconstitution des liens entre la religion et le reste de la société, notamment pour rejoindre les aspirations spirituelles des jeunes et ouvrir sur la pratique de la foi.

Mais d'abord, est-il vrai que l'adolescence soit si propice au suicide, comme le croient les auteurs de cet ouvrage ? Il faut leur concéder qu'au Québec, les taux de suicide sont singulièrement élevés chez les jeunes, et plus précisément chez les jeunes hommes. Mais la prise en compte de données statistiques concernant d'autres pays occidentaux oblige à penser qu'il n'y a pas de crise suicidaire spécialement aiguë aux jeunes âges, et que le gonflement de la courbe des suicides selon l'âge entre 15 et 29 ans est une particularité québécoise. Telle est la conclusion à laquelle sont arrivés Marie-France CHARRON en 1983 et Yvan D'AMOURS en 1995 après avoir fait le constat suivant : ailleurs en Occident, de manière générale (il y a des exceptions), les taux de suicide augmentent avec l'âge, de sorte que les taux les plus faibles se rencontrent à l'adolescence².

Il est vrai que les tentatives de suicide sont très fréquentes chez les jeunes et décroissent régulièrement avec l'âge, accordons-le. Mais justement, si la courbe estimée des taux de tentatives inverse celle des suicides accomplis, ne devons-nous pas remettre en question l'idée voulant que ces deux phénomènes soient de même nature ? Diverses indications donnent effectivement à penser que suicides et tentatives sont hétérogènes et qu'ils doivent être considérés à part. C'est en tout cas l'avis de bon nombre d'auteurs³. D'accord, le débat demeure ouvert. Reste qu'il est bien imprudent d'assimiler aveuglément suicides et tentatives, ou encore de tenter d'en rendre compte ensemble, comme s'ils relevaient de logiques semblables comme c'est le cas dans le présent ouvrage.

Les thèses développées dans *Le suicide chez les jeunes...* ne se heurtent pas uniquement à ces faits, mais aussi aux arguments, appuyés de nombreux cas et statistiques ceux-là, des incontournables de la sociologie du suicide, cette fois quant au rapport entre suicide et religion. Pour Émile DURKHEIM, ce n'est ni parce qu'elle valorise la vie, ni parce qu'elle répond aux aspirations spirituelles que la religion peut protéger du suicide, mais bien parce qu'elle offre des pratiques et croyances qui peuvent contribuer à une plus forte intégration sociale ; rappelons par ailleurs que la famille et la guerre ont pour lui le même effet « prophylactique » sur le suicide, pour des raisons semblables. Maurice HALBWACHS croit pour sa part que la religion adoptée par une société n'a que peu à voir avec le suicide, le mode de vie, dans lequel s'insère la religion et duquel elle est solidaire, étant l'élément

2. Ce fait massif de l'évolution du suicide selon l'âge en Occident, déjà observé par DURKHEIM en 1897, est moins marqué aujourd'hui qu'alors, mais demeure à cette heure la « norme ».

3. Par exemple, Philippe BESNARD (1976), Francine GRATTON (1997), Yvan D'AMOURS (1997), Pierre MORON (1999).

déterminant⁴. Jean BAECHLER, quant à lui, voit trois rapports possibles entre suicide et religion : 1) la religion a plus de chance de voir l'interdit de suicide respecté dans les sociétés où le « degré de cohésion » (qui est l'élément décisif) est fort ; 2) elle protège en ce qu'elle offre aux personnes insécures une solution alternative au suicide dans la ferveur (ici la foi vécue aurait un effet) ; 3) elle peut favoriser le suicide en valorisant le don de soi, le renoncement à la vie, et en proposant une patrie après la mort. Il suggère l'exemple des martyrs chrétiens, comme Durkheim et Halbwachs d'ailleurs qui voient aussi que le fanatisme parfois induit par certaines religions peut produire des suicides.

Bref, si les thèses défendues dans *Le suicide chez les jeunes...* voulant qu'une crise de sens aggraverait le suicide chez les jeunes par une dévalorisation de la vie, un vide spirituel ou un défaut de foi vécue sont fondées, elles ne semblent pas trouver résonance dans les faits, ni dans les écrits des principaux sociologues s'étant intéressés à la question. Pour cette raison, qu'on me permette de me sentir justifié de douter.

Éric CARON MALENFANT

BAECHLER, Jean

1975 *Les suicides*, Calmann-Lévy.

BESNARD, Philippe

1976 « Anti- ou anté-durkheimisme ? Contribution au débat sur les statistiques officielles du suicide », *Revue française de sociologie*, avril-juin, XVII-2.

CHARRON, Marie-France

1993 *Le suicide au Québec : analyse statistique*, M.S.S.S.

D'AMOURS, Yvan

1995 *Le point sur la délinquance et le suicide chez les jeunes*, Québec, Conseil Permanent de la Jeunesse.

D'AMOURS, Yvan

1997 *Le suicide chez les jeunes : S.O.S. Jeunes en détresse !*, Québec, Conseil Permanent de la Jeunesse.

DURKHEIM, Émile

1986 *Le suicide*, Paris, Presses Universitaires de France.

GRATTON, Francine

1997 *Les suicides d'être de jeunes Québécois*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.

4. Ici, par exemple : « Le groupe religieux ne serait donc que la forme sous laquelle se présente un ensemble d'hommes caractérisé sous d'autres rapports, et ce qu'on appelle l'influence religieuse exprimerait simplement la résultante de ces caractères. » M. HALBWACHS, (1975, p. 285).

HALBWACHS, Maurice

1975 *Les causes du suicide*, Paris, Arno Press.

MORON, Pierre

1999 *Le suicide*, Paris, Presses Universitaires de France. (Que sais-je ?)

Normand LABRIE et Gilles FORLOT (dirs), *L'Enjeu de la langue en Ontario français*, Sudbury, Prise de la parole, 1999, 269 p. (Ancrages.)

Le français a-t-il un avenir en Ontario ? Globalement, le diagnostic qui ressort de l'ouvrage publié à Sudbury est pessimiste. Trois enjeux sont examinés dans ce livre. Tout d'abord la place de la communauté de langue française en Ontario, dont le poids politique et l'importance relative régressent. L'assimilation des francophones sur plusieurs générations est bien réelle, comme le montre Charles CASTONGUAY, et les mariages exogames jouent un rôle important dans le processus d'assimilation. « En Ontario, les enfants issus de couples mixtes à un seul parent francophone sont habituellement élevés en anglais et sont donc de langue maternelle anglaise » avance l'auteur (p. 26). Les mariages mixtes sont en hausse, alimentés entre autres par le fait que les jeunes anglophones qui ont fréquenté les écoles d'immersion peuvent par la suite rencontrer et épouser des francophones. « Habituellement, cela se solde de nouveau par l'anglicisation du partenaire francophone, et la roue continue de tourner » note, pessimiste, Castonguay. Deux autres raisons expliquent la situation démographique des Franco-Ontariens. D'abord, ceux-ci n'ont pas assez d'enfants pour assurer une relève dynamique, comme le montre le taux approximatif de reproduction linguistique que Castonguay a construit, taux qui est passé de 1,37 en 1961 à seulement 0,52 en 1991. Ensuite, le solde migratoire des francophones est négatif, ce qui contribue encore à affaiblir numériquement les communautés de langue française en Ontario. À ces raisons, il faudrait ajouter que l'Ontario est la province du Canada qui reçoit le plus d'immigrants, ce qui contribue à marginaliser encore davantage les francophones puisque ceux-là s'intègrent en presque totalité à la majorité anglophone.

Ce déclin de la communauté francophone a des conséquences majeures sur l'identité et les comportements des francophones. C'est le deuxième enjeu examiné de l'ouvrage. Le nombre de personnes qui forme un groupement de minoritaires est déterminant comme l'a montré Raymond BRETON dans ses travaux classiques. Or étant entourés d'une masse de plus en plus importante d'anglophones et d'immigrants qui adoptent l'anglais, les francophones ontariens ont changé au fil des ans. L'étude de Jurgen ERFURT est éloquent à ce sujet. L'auteur a étudié la langue dans laquelle se font les interactions quotidiennes des Canadiens français de Welland. Entre 1974 et 1996, il a observé une forte croissance de la communication en anglais entre frères et sœurs et entre le répondant et ses parents, signes indéniables d'une anglicisation en cours. Cette étude de cas confirme une hypothèse avancée maintes fois par les observateurs : les Canadiens français se définissent de plus en plus